

YVON,
enfant de
1789



Daniel Hénard
Illustrations de Lucien Murtin

1/ La Pommeraie.

Yvon dort profondément. Plus pour longtemps : la voix de son frère aîné, Abel, claironne à ses oreilles :

« Debout, le père veut te parler ! »

Yvon s'arrache à la tiédeur du lit qu'il partage avec Brice, le plus jeune, âgé de huit ans.

« Le coq n'a même pas chanté, proteste le cadet en sautant dans sa culotte puis dans ses sabots.

- parce qu'il est encore plus endormi que toi, se moque le grand frère. Le jour se lève, allons ! »

Tous deux passent dans la pièce voisine où leur mère a ranimé le feu avant de s'installer devant son rouet pour filer le chanvre. Des heures durant, la femme confectionnera les écheveaux vendus aux tisserands de Saint- Aignan chaque fin de mois. Aujourd'hui, justement, on est au dernier jour d'octobre 1788. Le père finit de ficeler deux lourds ballots posés sur la table. Avec quatre tabourets, une huche à pain et le lit des parents c'est là tout le mobilier de cette pièce où se déroule la vie familiale.

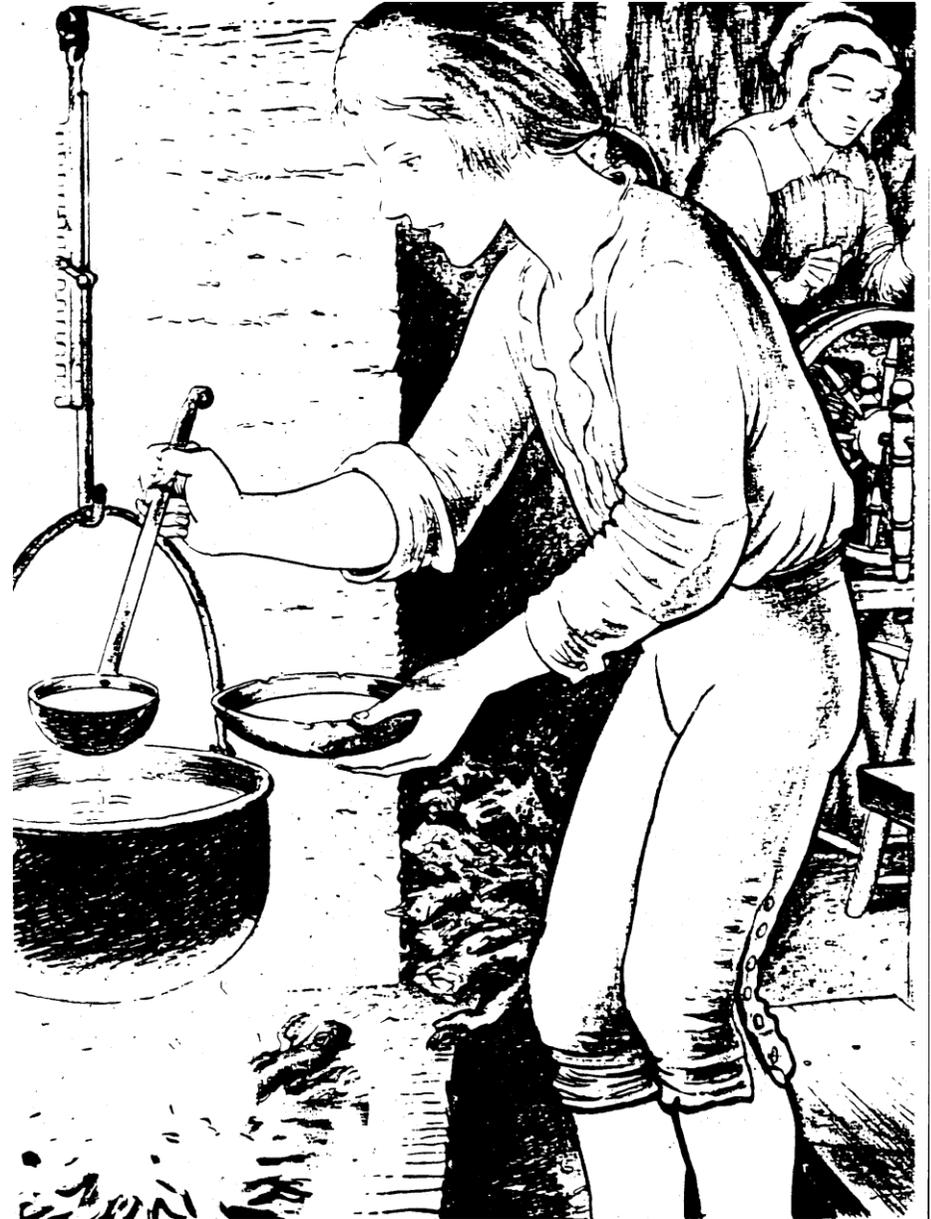
« Il y a de la soupe chaude, sers-toi », dit la mère à Yvon.

Le garçon puise une louchée dans la marmite suspendue à la crémaillère, dans la cheminée, tandis qu'Abel prête la main pour bien serrer les ballots.

« Je me dépêche, lance Yvon en posant son écuelle sur le coin de la table, je ne savais pas que je vous accompagnais. »

Son père secoue la tête.

« Non, non, tu restes. Seulement le bourg à trois lieues, les discussions avec les marchands, plus un détour pour aller voir à quelle sauce on va nous dévorer si l'impôt de sel est connu...



- A propos de sel, Thomas, coupe alors la mère, on n'en a plus pour conserver le cochon. »

Malheureusement, le sel est une denrée de luxe en ce pays.

« A dix sous la livre, il faudra que le chanvre rapporte mieux que la fois passée. Prudence... Bon, Yvon, tout ça pour dire que je compte sur toi pour avancer le travail en notre absence. Tu porteras le fumier au bord du champ qu'on a labouré hier, on l'étalera demain. Ne perds pas de temps ! »

Sans plus échanger de paroles, le père pose sur sa tête un grand chapeau à larges bords puis charge son ballot sur son dos. Abel l'imite et les deux hommes quittent la maison. Yvon reste les yeux fixés sur son écuelle.

« Finis donc, le presse sa mère qui n'a pas cessé de faire tourner le rouet. Tu es fatigué, mon petit ? »

Yvon lape son restant de soupe puis se lève.

« Fatigué ? Bah ! Toi aussi, nous tous, tous les paysans d'Anjou sont fatigués.

- D'Anjou et d'ailleurs, soupire la femme.

- D'Anjou plus qu'ailleurs, maman ! Tout le monde le dit, c'est dans notre province que les impôts sont les plus lourds. A commencer par la Gabelle, ce maudit impôt sur le sel qui nous enlève de quoi vivre, de quoi... »

- Oui, Yvon tu as raison, la gabelle nous ruine, mais ne crie pas, tu vas réveiller Brice. Pense plutôt à emmener Vaillant avec toi, on ne sait jamais qui on peut rencontrer. »

La mère n'a pas tout à fait tord de craindre pour son garçon. L'Anjou est de ces pays de bocage où le moindre champ, le plus petit pré s'entoure de haies vives qui coiffent de hauts talus. On y circule en permanence dans des chemins creux comme dans des ruelles profondes. Un étranger se perdrait dans ce labyrinthe bordé de ronces, de genêts, de prunelliers sauvages et

d'églantiers. A peine si certains sentiers voient la lumière du jour. Le bocage, c'est le domaine de l'ombre, un vaste domaine qui s'étend sur toute la province et ne laisse place qu'à des forêts plus sombres encore. De quoi effrayer une mère qui saurait son fils seul sur les chemins.

Mais Yvon ne sera pas seul. Il traverse la cour en direction de l'étable où, la nuit, veille le chien de la maison. Il a vite fait tant la ferme est minuscule : deux pièces à vivre, la grange à côté, une soue à cochons, enfin l'étable où s'abritent six moutons, quatre chèvres, plus deux bêtes à cornes pour tirer la charrue. Le tout, bien entendu, clos par des haies qui ont fait baptiser ces pauvres fermes angevines des « closeries ». Celle de la famille Collineau forme, avec les closeries des Chupin et des Guénolé, leurs voisins, le hameau de la Pommeraie. Un nom bien mal choisi pour un endroit où les pommiers poussent moins dru que les arrête-bœuf, des saletés de plantes qui bloquent l'avancée de la charrue. Yvon en a encore mal aux bras d'avoir, avec Abel, passé la journée d'hier à trancher leurs racines malfaisantes. Et les bras risquent de lui tirer encore aujourd'hui !

Mais d'abord, libérer Vaillant de son gardiennage. L'animal a d'ailleurs entendu son maître arriver. Il attend derrière la porte, impatient de bondir à travers le bocage.

« Corvée de fumier, mon tout beau, lance Yvon en caressant son poil ras, blanc et roux. Je crois que mes bras vont finir par se décrocher ! Tu viens ? »

2/ Une force de la nature

« Quelle misère de ne même pas avoir une carriole pour transporter son fumier ! » n'a cessé de regretter Yvon en traînant ses sabots au long des sentiers boueux. Par deux seaux à la fois, la corvée a duré jusqu'à la fin de l'après-midi. Il n'a pas arrêté, sauf pour manger une tranche de pain noir frotté de saindoux. Brice voulait l'accompagner mais la mère a refusé :

« Tu es trop jeune pour porter des seaux, voyons...

- Non, j'ai huit ans passé ! Yvon...

- En a quatorze ! Et puis, si vous rencontrez des loups ? Tu n'aurais pas peur des loups ?

- Avec Vaillant, non, il en a déjà tué plein !

- Des histoires, tout ça ! De toute façon, j'ai encore besoin de toi pour mettre mon fil en écheveaux. »

Bref, Yvon a travaillé avec Vaillant pour seul compagnon. Le garçon aurait aimé avoir le temps d'aller pêcher dans le Chéran, une rivière qui coule pas très loin, mais il est trop tard. Demain, peut être ? Il ne serait pas mauvais, alors, de posséder une réserve de vers de terre. Aussitôt, l'enfant se met en quête... Dès qu'il a tiré un ver, Vaillant comprend ce que cherche son maître. Oreilles pendantes au ras du sol, il se met à flairer les mottes. Yvon en rit.

« Cherche, mon chien, cherche... Attention c'est de la viande pour les poissons, ça, pas pour toi ! »

En ce qui concerne la viande, Vaillant est le moins à plaindre de la famille. Il sait la trouver lui-même, ignorant les interdictions du Comte de Villate à qui appartiennent les terres de la Pommeraie. Quel spectacle de voir l'animal tous muscles frémissants, le nez au vent flairant le repas à plumes ou à poils ! D'un seul bond,

projeté par ses pattes puissantes, il plonge dans les broussailles. L'instant d'après, sa victime entre les crocs, il repartait. Aucun garde-chasse ne se risquerait alors à la lui prendre. A ce moment, le regard de Vaillant ressemble à celui d'un loup : terrifiant !

Ce midi, Brice n'a encore rien inventé en parlant de lui. Son ancien maître, Albert Chicot, un enragé de la contrebande du sel qu'il rapportait en fraude de Bretagne affirmait que sa bête était capable d'en transporter trente livres sur son dos. Autant qu'un homme ! Il prétendait également qu'un jour, dans la forêt d'Ancenis, Vaillant avait égorgé trois loups qui l'attaquaient. Vrai ou faux ? Au seul mot de loup prononcé devant lui, l'animal se met à aboyer, mais Albert n'est plus là pour détailler l'histoire. L'an passé, il s'est fait prendre par des gardes payés pour capturer les fraudeurs. Ces gabelous, comme on les appelle, ont découvert dans sa cave toutes les preuves du commerce interdit : un sac à dos, une balance, des poids. Le malheureux, jugé au tribunal du grenier à sel de Château-Villiers, a subi une condamnation terrible : sept ans sur les galères du roi.



3/ Le coup du sort

Pas eu de chance ! A ces mots, le père explose :

« Qui parle de chance, ici ? La milice, c'est toujours pour les mêmes, les paysans et ces autres malheureux qui se tuent dans les mines de charbon ou les carrières d'ardoise ! Ah, on ne verra jamais le Comte de Villate tiré au sort, ni le fils de Monsieur le Comte. Non, la milice c'est bon pour les pauvres, pas pour les nobles ! »

Le père s'étrangle de rage. Il dit en ce moment ce que tous les pères disent lorsque l'armée, en leur prenant un fils, les prive de deux bras solides.

« Pareil pour les gens d'Eglise, enchaîne l'homme que la colère pousse à se lever. Tenez, les moineillons du couvent de Montjoie, par exemple, bien nourris, hein, pas fatigués... Ils ne pourraient pas porter un fusil ? Ils ne pourraient pas aussi tirer au sort ? »

Que lui répondre ? Ainsi vont les choses dans le royaume de France. Thomas se rend compte que sa colère ne sert à rien mais, trop énervé, il éprouve le besoin de raconter :

« Un peu après midi, on passe chez le receveur du grenier à sel. Pour s'entendre dire quoi, je vous le demande ? »

Imitant alors la voix douce de l'encaisseur :

« Rassurez-vous, le montant de l'impôt sera connu dès demain. Mais puisque la date du tirage au sort des miliciens est arrivée, elle, ce grand jeune homme doit aller faire son devoir... »

La voix de Thomas redevient agressive :

« Qu'on se rassure ? Comme si j'avais peur de ne pas payer d'impôts ! Si j'avais su, je ne serais pas allé à Saint-Aignan aujourd'hui ! »

La mère, qui a fini par calmer Brice, dit que cela n'aurait rien changé :

« Abel est sur leur liste, Thomas, comme toi sur celle des impôts. Un lieutenant serait venu ici, et tout serait pareil. On connaît simplement notre malheur un peu plus tôt. »

De son côté, Abel a pris un air gêné, comme s'il se sentait responsable d'avoir sorti un mauvais numéro.



Il tente de rassurer ses parents :

« Si on en croit Leclerc, je rentrerai peut être avant... »

L'individu en question est un colporteur, un de ces nombreux marchands qui parcourent les campagnes, proposant toutes sortes d'objets. Les uns font commerce des aiguilles, des épingles, des boutons. Celui-ci essaie de placer des livres et des calendriers, sans grand succès auprès de gens qui, pour la plupart, ne savent ni lire ni écrire. Abel et son père se sont arrêtés pour l'écouter, avant d'aller tirer pour la milice. Même si on ne lui achète pas, on écoute toujours un colporteur, car il est au courant de tout.

C'est le fournisseur de nouvelles, le journal vivant.

« Qu'est-ce qu'il a dit ? interroge vivement la mère tandis que son mari hausse les épaules.

- Que le roi a décidé d'organiser une grande réunion avec des nobles, des gens d'Eglise et des représentants de tous les autres, même des paysans ! Je me souviens que Leclerc a appelé ça réunir les Etats généraux. Tout le monde y racontera ce qui ne va pas, et le roi changera les choses. Sûr que pour la milice, il ne sait pas le roi. Quand il saura...

- On sera le 5 mai 1789, coupe le père, j'ai retenu la date ! D'ici là qui m'aidera à défricher, à labourer, à semer ?

- Moi, répond Yvon sans hésiter. »

Mais le père laisse échapper un gros soupir avant de se rasseoir, écrasé par le mauvais destin.

C'est peu de dire que la journée a fini dans la tristesse. On a mangé en silence puis, dès la nuit tombée, tout le monde est allé se coucher. Et le lendemain a été plus triste encore.

Brice, réveillé comme les autres, a sangloté dans les bras d'Abel que la mère a embrassé en pleurant. Il a été convenu que le père et Yvon accompagneraient le nouveau soldat du roi jusqu'au

poste de Saint-Aignan. Là, ils l'ont laissé sous les ordres d'un officier qui leur a appris que le jeune homme était enrôlé pour la milice de Château-Villiers.

« Abel aurait pu être envoyé beaucoup plus loin, fait remarquer Yvon. Il aurait pu quitter l'Anjou.

- ils me l'ont pris, voilà tout, coupe le père. J'ai deux bras en moins, à partir d'aujourd'hui, et sans doute une mauvaise surprise du côté de l'impôt de sel... »

De ce côté-là, Thomas Collineau ne peut se tromper. L'impôt de sel –la maudite gabelle- c'est toujours pire que ce qu'on attend.

4/ Un malheur n'arrive jamais seul.

Place du champ de foire, les langues vont bon train. La grande affaire, bien entendu, c'est le montant de la gabelle. Certains annoncent des augmentations qui font frémir. Pour en avoir le cœur net, le père d'Yvon interpelle un paysan des Grillons qu'il connaît, au moment où celui-ci sort du cabaret Soulvache.

« Armand, tu sais au juste pour le prix ?

- Ah, mon pauvre Thomas !

- Combien de plus ?

- Deux sous par livre ! Ça met la livre de sel à 12 sous !

- Pas possible !

- Vas-y voir, gars, si c'est pas possible » conclue l'homme avant de s'éloigner.

Le père entraîne Yvon jusqu'au grenier qui se trouve dans une rue étroite, derrière l'église. Le bâtiment sert à entreposer le sel, sous bonne garde. Personne n'a le droit d'en acheter ailleurs, car le commerce du sel n'est pas libre dans le royaume de France. Mais ce que les gens trouvent le plus insupportable, c'est d'être forcés d'en acheter une quantité fixée chaque année par le roi sans tenir compte de leurs besoins ! Alors si, comme le prix de la livre, cette quantité obligatoire avait aussi une augmentation ? Si le roi imposait à ses sujets d'acheter davantage de sel encore plus cher ?

Thomas et Yvon ne vont pas tarder à le savoir, ils se tiennent debout devant le bureau du receveur. Deux gardes armés veillent sur ce personnage que beaucoup ont déjà rêvé d'étrangler, à commencer par Thomas qui donne son nom et celui de son hameau.

« La Pommeraie... Collineau... cherche l'homme dans un grand registre ouvert devant lui. Voilà... Thomas, Prudence, Abel, Yvon et Brice.... Cinq personnes imposables, donc.... »

Aussitôt le père secoue la tête, pas d'accord :

« Non, non, le grand, Abel, sert dans la milice à partir d'aujourd'hui, et Brice a tout juste huit ans ! »

Le receveur lève des yeux étonnés sur le paysan :

« Cela change quoi ? Sous prétexte que ton fils va servir le roi, il ne paierait pas son impôt au roi ? Quant au plus jeune, il doit l'impôt puisqu'il a ses huit ans.

- Mais l'année dernière...

- On ne parle pas de l'année dernière, coupe sèchement le receveur. Crois-tu que notre bien-aimé Louis XVI n'ait plus besoin d'argent ? Bon. A sept livres de sel par personne, cinq fois sept font trente-cinq livres. J'inscris : trente-cinq.... A venir acheter avant le 1^{er} avril 1789.

Le père sent la colère monter en lui. Le premier avril ! D'habitude, on avait jusqu'en juin pour lever le sel. Déjà, il compte dans sa tête l'argent que va lui coûter cet achat forcé. Trente-cinq livres à douze sous...

« Ah, j'oubliais, ajoute le receveur, sur ces trente-cinq livres, retiens que cette année vingt-cinq sont pour le pot et la salière et dix pour les salaisons. »

Cette fois, la coupe déborde. Avec le sel pour pot et salière, on sale la soupe ou le ragoût. L'autre, le sel de salaisons, on l'utilise pour conserver la viande, le poisson, et le beurre quand on en fait. Or un autre règlement insupportable interdit de se servir du premier si on manque du second, ce qui arrive toujours lorsqu'on veut assurer des réserves pour la saison mauvaise.

« Attention de ne pas tricher, prévient le receveur. Si les contrôleurs découvrent chez toi plus de salaisons que tu ne peux en faire, cent livres d'amende ! »

Thomas n'y tient plus :

« C'est trop pour pot et salière et pas assez de l'autre. Déjà que cette année, je n'ai plus de quoi saler mon cochon !

- Facile, tu m'achètes ce qui te manque, réplique le receveur avec un sourire qui met Thomas hors de lui.

- A douze sous la livre ! Non, ce n'est pas juste, s'enflamme le malheureux. Vous êtes des sangsues, des... »

Le receveur bondit de sa chaise, le doigt tendu :

« Silence, coquin ! Un mot de plus et je t'expédie à la Tour Salée ! »

A ces mots, Yvon ne peut s'empêcher de saisir la main de son père. La menace est redoutable. Cette Tour Salée est en réalité le vieux château fort de Château-Villiers qui sert de prison. Son curieux nom lui vient de ce que, jadis, le chef d'une bande de contrebandiers, un nommé Baringouin, y abritait du sel passé en fraude. Dénoncé, Baringouin et ses complices avaient échappé à un assaut filant par quelque passage secret datant du Moyen-âge, sans doute. Il avait fallu près d'une journée pour déménager la réserve de sel ! Du coup, le vieux château avait été baptisé « Tour Salée ». Y sont entassés aujourd'hui les fraudeurs du sel attrapés par les gabelous, des dizaines chaque année. Il faut dire que, par une injustice incroyable, la province de Bretagne toute proche ne paie pas la gabelle. Là, on a tout le sel qu'on veut au prix d'un sou les quatre livres. Malgré les risques, quelle tentation d'en passer en douce pour son propre usage... ou pour le revendre !

Thomas se tait. Il rentre sa colère, mais il ne peut supporter la vue de l'homme qui le menace, ni celle des gardes qu'il sent prêts à lui tomber dessus.

« Partons », fait-il à Yvon soulagé.

Thomas n'ajoute pas un mot de tout le chemin du retour, pour mieux éclater une fois rendu à la Pommeraie :

« La milice hier, la gabelle aujourd'hui, c'est l'enfer en Anjou ! Avec les autres impôts à payer ; enrage-t-il, qu'est-ce qui va nous rester pour vivre ?

- Pas même de quoi saler le cochon » rappelle la mère.

Thomas a un sursaut.

« Pas saler le cochon?... On va voir ça ! Du sel, je sais où en trouver pour pas cher ! »

5/ Pire qu'un loup, le gabelou

Yvon n'est pas tranquille. La nuit dernière, le père a filé en Bretagne, contre la volonté de son épouse. Du lit d'Abel, qu'il occupe maintenant, le garçon les a entendus discuter tous deux. La mère suppliait son mari de ne pas se lancer dans une aventure qui risquait de les conduire à la Tour salée. Elle disait les noms d'un tas de faux-sauniers –c'est ainsi qu'on appelle les passeurs de sel breton- arrêtés par les gabelous. Des malins, pourtant, qui connaissaient les milles détours du bocage.

Discours inutile. Le père était décidé. Il se souvenait d'une adresse où acheter du sel à bon marché. L'ancien maître de Vaillant la lui avait donnée un jour, en échange d'un service. D'ailleurs il l'emmenait le chien. Il le chargerait du sel. En cas de malchance, les gabelous ne trouveraient rien sur l'homme, et avant de s'emparer de la bête, ils devraient courir !

Bref, le père est parti. Ce matin, la mère n'a pas caché sa folle inquiétude. Plutôt que d'attendre en se rongant les sangs, le garçon a préféré répandre le fumier. A travailler le temps passe plus vite.

Mais à mesure que ce temps passe, Yvon se persuade qu'il pourrait ne plus revoir son père. Les gabelous rôdent, plus nombreux dans la région qu'ailleurs, vu la proximité de la frontière de Bretagne. Des dizaines de brigades patrouillent jour et nuit, comme des loups acharnés à saisir leur proie. Pire encore, si un faux-saunier semble leur échapper, les gardes tirent dessus. Mort ou vif, il leur faut ce coupable qui leur rapportera une prime. On peut mourir pour quelques livres de sel dans le royaume de France.

Décidément, travailler n'est pas facile avec des idées aussi sombres

Dans la tête. Heureusement, Yvon en a terminé, et il peut au moins éprouver une satisfaction aujourd'hui : l'été prochain, on récoltera du blé. On en sème si rarement ! Mais cette terre est restée en jachère, autrement dit le père a choisi de n'y rien planter pendant un an. De cette façon, bien reposée puis bien fumée, elle donnera une bonne récolte. Alors, on aura de la farine blanche, et l'on fera du pain nourrissant. Cela changera du pain noir de seigle qui attend Yvon, ce soir comme tous les soirs.

La mère et les enfants mangent du bout des dents. Yvon se sèche devant la cheminée, car la pluie l'a pris sur le chemin. Le temps s'étire. En baillant, Brice demande si papa va rentrer bientôt.

« Pas tout de suite, tu dois dormir maintenant » dit la femme.

Yvon aimerait lui donner du courage, mais les mots ne feraient pas revenir l'absent plus vite. Où erre-t-il à cette heure dans la nuit noire ? Le vent souffle. On guette un signe, un bruit de pas. Prudence s'est assise devant le rouet, silencieux ce soir. Elle fait glisser entre ses doigts les grains du chapelet en murmurant des prières.

Et soudain, l'horreur : un coup de fusil, suivi d'un autre, d'un troisième... La mère se redresse, le chapelet lui échappe. Yvon s'élançait vers elle, lui prend les mains. Des voix, des cris, pas très loin...

Puis une galopade, un grattement violent à la porte. Yvon se précipite, ouvre : Vaillant s'engouffre et semble tout de suite chercher où se cacher. Un gros sac est lié sur son dos. L'instant d'après, le père surgit à son tour.

« Le chien... emmène le chien... » commande-t-il, hors d'haleine.

Yvon réagit sur-le-champ :

« Vaillant, avec moi ! »

Tous deux bondissent au-dehors, plongent dans la nuit vers la haie proche. Ils ont disparu.

Le père a refermé la porte derrière eux.

« Du calme, Prudence, aie l'air naturel, tourne ton rouet. »

Il se plante devant la cheminée, attendant l'arrivée de ses poursuivants. Ils ne tardent pas. Des coups de crosse s'abattent sur la porte.

« Ouvre, bandit, on sait que tu es là ! »

Le plus calmement qu'il peut, Thomas s'exécute.



Trois gabelous se ruent dans la pièce, l'entourent. Le plus jeune qui dit s'appeler Pallu, le presse.

« Le sel, où as-tu caché le sel ? »

- Quel sel ? demande Thomas en prenant un air étonné.

- Tu t'es enfui, c'est que tu rapportais du sel !

- Je me suis enfui parce que j'ai entendu tirer, réplique le père. Vous restez sur place, vous, quand on vous tire dessus ? »

Un gabelou ricane grassement :

« Ha ! Ha ! Il fait le malin ! N'importe il n'a pas dû le cacher bien loin, on va vite le dénicher ! »

Toute la maison est mise sens dessus dessous, même Brice est jeté à bas du lit. On retourne sa couche. Pas un coin qui ne soit exploré. Les gabelous enragent.

Vous pouvez chercher, leur dit Thomas, je ne fais pas le faux-saunier. Pourquoi vous acharner contre moi ?

- Parce que l'autre jour, au grenier de Saint -Aignan, tu as eu les mots de quelqu'un qui n'hésiterait pas à aller chercher du sel en Bretagne. Quand je t'ai repéré tout à l'heure -c'est le lieutenant qui parle- j'ai compris d'où tu venais.

- Mille excuses, lieutenant, je rentrais des champs, j'y ai travaillé très tard. Il le faut, je suis pauvre.

- Mon mari a étalé du fumier toute la journée, intervient la mère. Allez-y voir, il sera encore tout frais sur la terre. »

Les gabelous se regardent. Pour qui les prend-elle ?

« Est-ce qu'on a des têtes à renifler le fumier, la bonne femme ? » se fâche l'un.

Mais le lieutenant pointe soudain le doigt vers Brice, réfugié dans les jupes de sa mère.

« Tu n'as pas que ce petit ? »

- Non, un grand, milicien depuis deux jours. Plus un autre qui doit se trouver par là... avec les bêtes, je suppose.

- Tu supposes ! Appelle-le donc ! »

Le père reste calme. Il va sur le seuil et crie dans la nuit le nom d'Yvon, plusieurs fois.

Au troisième appel, le garçon arrive, Vaillant dans les jambes. Le sac n'est plus sur le dos du chien. Yvon lance :

« Tout va bien, papa, je fermes l'étable... Mais on a tiré. Sur qui ? J'ai entendu des coups de fusil... »

Le lieutenant regarde l'enfant droit dans les yeux :

« On joue bien la comédie, dans cette maison. Et en plus, on a un chien !

- Ce n'est pas interdit ! se défend le père.

- Prenez garde, tous, prenez garde, répète le lieutenant en invitant d'un geste furieux ses hommes à le suivre. Rappelez-vous qu'une autre chose n'est pas interdite : que je revienne ! »

6/ Une réunion sans pareille.

A de petits signes qu'ils lisent dans la nature, les paysans savent dire comment sera l'hiver. La couleur des mousses, l'épaisseur des brumes du matin, un vol d'oies sauvages dans le ciel, ces riens leur parlent. Dès la mi-novembre ils ont su que cette année le froid frapperait fort. Mais de mémoire d'homme ils n'ont jamais connu un gel aussi long.

Etangs et rivières se sont pris dans les glaces. Des arbres ont éclaté. Des renards, des loups même sont venus rôder autour des closieries. Depuis trois mois, la terre est dure comme caillou. Impossible de labourer.

Chez les Collineau, on grelotte en se demandant si l'on aura encore le temps de mettre les champs en culture. Comme chaque matin, Thomas se plante sur le seuil de sa maison, les yeux au ciel. Il grimace. Rien ne semble annoncer un radoucissement.

« Allons, au taillis, le diable nous tient toujours ! » crie-t-il à travers la porte.

L'appel s'adresse à Yvon, qui sort et va chercher Vaillant. Père et fils s'en vont récolter du petit bois mort, le seul dont le comte de Villate autorise le ramassage sur ses terres.

Alors que tous deux patinent sur l'Araize gelée, en aval du moulin de Virebouton, ils s'entendent appeler :

'Ohé, les Collineau ! »

Marius Bigodet, le meunier, leur fait des signes pour qu'ils s'approchent.

« Tu te sens seul, Marius ? lui demande Thomas. T'as du temps de libre, hein, avec ta roue de moulin coincée !

- Te moque pas, rétorque l'autre, il y aura moins de farine, conséquence....

- Elle sera plus chère. Ouais, tout est cher, Marius, on n'y arrive plus. Je n'ai pas encore payé un sou de gabelle, figure-toi. »

Le meunier prend la mine de quelqu'un qui, justement, aurait une solution.

« Je rentre de Saint-Aignan, dit-il avec précipitation, il faut que tu saches. Demain, à midi, il y a une réunion pour les Etats généraux.

Tu as entendu parler des Etats généraux ? »

Thomas réfléchit un instant, puis hoche la tête. Il se rappelle ce qu'à dit Leclerc, le colporteur, le jour où Abel a pris son service dans la milice. Le roi veut changer les choses, paraît-il.

« Où, ta réunion ? demande le paysan.

- La chose se passera au cabaret Soulvache. On sera entre nous, pas de nobles, pas de curés ! Viens donc, tu ne me feras pas croire que tu n'as rien à réclamer ? »

Il y serait allé plutôt deux fois qu'une, Thomas, au cabaret Soulvache ! Celui-ci ressemble à une ruche bourdonnante. Des paysans, des ouvriers tisserands, des ardoisiers s'y interpellent bruyamment. Yvon se réjouit que son père n'ait fait aucune difficulté pour lui permettre d'assister à une réunion comme jamais Saint-Aignan n'en a connu. Perché sur un tabouret pour mieux y voir, il reconnaît quantité de figures : le meunier Bigodet, bien sûr, le forgeron Rougé, de Beaumont, les deux frères Parent, sabotiers à Louvaines, et Letournier, boucher ici, à Saint-Aignan. En revanche, d'autres visages lui sont inconnus. Par exemple ceux des deux hommes habillés en bourgeois qui discutent au fond de la salle. L'un se tient debout, l'autre assis derrière une table où sont installées des feuilles, à côté d'une plume et d'un encrier. Yvon se penche à l'oreille de son père pour savoir si lui les connaît.

« Celui qui va écrire, oui, c'est Guillaume Tézé, un commis de l'ardoisière des Carreaux, près d'Avrillé. Il a l'habitude de manier la plume ! L'autre ma foi...

- Se nomme Kermasson, Joseph Kermasson, un avocat, leur apprend un voisin. Il exerce à Angers, mais ses parents sont du pays. C'est lui qui a décidé cette réunion. »

Yvon se dit qu'avocat, au moins l'homme va savoir parler... s'il parvient à faire cesser le brouhaha qui grandit. On ne s'entend plus.

Sur ce, les douze coups de midi sonnent à l'église.

Joseph Kermasson n'attendait que ce moment, car il se met à frapper sur la table en demandant le silence. Sa voix d'avocat s'impose vite, les discussions s'éteignent. Chut ! Ecoutons !

« Mes amis, commence l'homme, merci d'avoir répondu à mon appel. Mais vous devez savoir que vous répondez d'abord à votre souverain, Louis XVI, roi de France, qui veut connaître les doléances de tous ses sujets...

- Les quoi ? coupe une voix. Parlez clair, monsieur l'avocat, nous, on n'a pas votre instruction !

- On saura quand même dire les choses ! » ajoute alors le boucher Letournier.

« Vos doléances, c'est l'ensemble de vos plaintes et de vos souhaits. Vous allez les dire librement, sans peur, comme vous les dites dans vos villages et vos hameaux. Monsieur Tézé, ici présent, se chargera de les noter et d'en faire le cahier de doléances de Saint-Aignan.

- Qui le portera au roi, ce cahier ? demande un homme. Je ne m'y vois guère, moi...

- Partout en France, on en rédige de semblables, répond l'avocat. Au total, cela fait beaucoup, bien sûr. Il est donc prévu de

regrouper les demandes par région. Si vous voulez, je me chargerai de porter le votre à Angers...

Vraiment, personne dans la salle ne se sent de taille à se rendre dans la grande ville, d'autant qu'ensuite il faudra aller à Paris ou à Versailles, auprès du roi, comme continue de le préciser Joseph Kermasson.

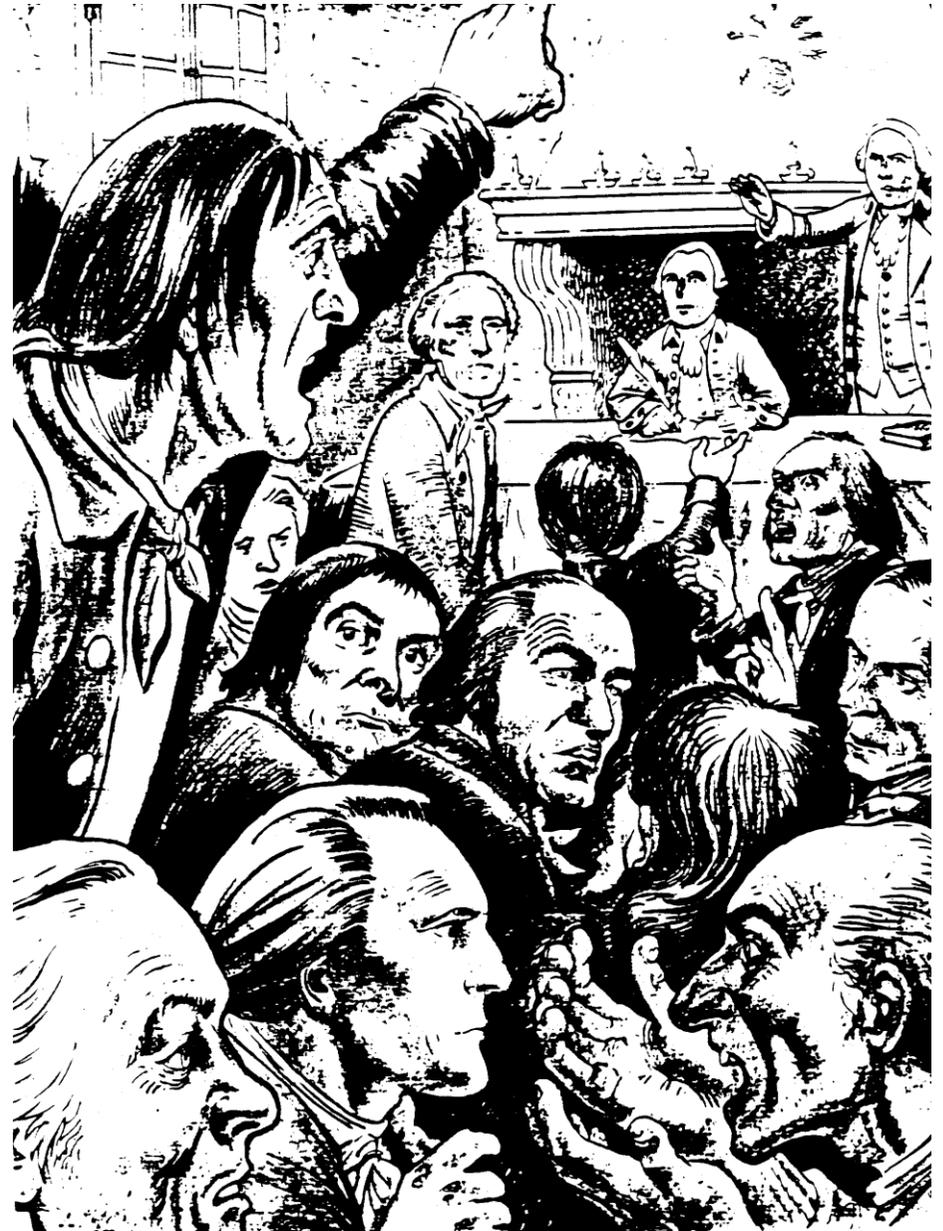
« Et bien mes amis, enchaîne l'avocat, merci pour votre confiance. N'attendons pas davantage. Quelles sont vos doléances ? »

Cette question produit l'effet d'une vanne qu'on ouvre pour libérer une eau prisonnière. De tous les coins de la salle, un seul mot jaillit : la gabelle !

- A bas la gabelle !

- A mort les gabelous ! »

Cris du coeur...



7/ Un cahier bien rempli.

Guillaume Tézé reste la plume en l'air, tourné vers Joseph Kermasson qui s'efforce de ramener le calme.

« Je comprends, mes amis, écoutez-moi ! Essayons de travailler paisiblement. La gabelle, c'est l'enfer dans notre province, nous l'écrivons. Mais que ce maudit impôt ne nous fasse pas oublier les autres ! Toi, par exemple, que veux-tu qu'on écrive ? demande l'avocat en interpellant l'homme le plus proche de lui.

- Euh ! Qu'on en finisse avec les corvées des grands chemins !

- Il a raison, appuie son voisin, elles nous enlèvent trop souvent à nos travaux, même dans le temps des récoltes !

- Il faut supprimer le tirage au sort pour la milice, intervient alors Thomas.

- Qu'au moins les nobles et les curés en soient ! » Complète un autre.

La plume de Guillaume Tézé court sur la feuille. La bride est lâchée, les plaintes fusent nombreuses.

« L'impôt sur les moissons est trop élevé, signale un paysan. L'an passé, j'ai dû donner une gerbe sur douze à not' comte, et la plus belle !

- Et pourquoi payer la taille nous tous seuls ? On nous demande de l'argent sur nos malheureux arpents de terre, pendant que messieurs les nobles qui en ont tant ne versent pas un sou ! »

La réunion se prolonge. La liste s'allonge. Le roi ne doit rien ignorer de ce qui rend son peuple malheureux. On lui dit tout, en vrac : la chasse interdite, la dîme pour entretenir les prêtres, les graines mangées par les pigeons venus des colombiers des châteaux, l'impôt sur le chanvre récolté, la gabelle enfin, cette sinistre gabelle qui représente à elle seule la moitié de tous les

impôts réunis. Le seul mot de gabelle déchaîne de nouveau le tumulte. Nombreux sont ceux de l'assemblée qui ont un parent ou un ami en prison dans la Tour Salée de Château-Villiers pour avoir fraudé le sel.

« On nous pousse à devenir les faux-sauniers ! dénonce quelqu'un.

- Il faudra l'abattre cette tour ! clament plusieurs.

- Plutôt y enfermer les gabelous ! » préfèrent d'autres.

Joseph Kermasson laisse monter à lui ces vagues de colère. De mouvements de la tête, il marque qu'il partage le mécontentement général. A leur tour, les hommes rassemblés crient leur désaccord lorsqu'il leur propose de terminer le Cahier de doléances de Saint-Aignan en demandant au roi de supprimer dans les délais les plus brefs l'impôt sur le sel.

« Car il n'y a pas d'impôts plus injustes, n'est-ce pas ? L'Anjou, la Bourgogne, la Champagne, la Normandie, l'Île de France le paient au plus lourd, alors que d'autres provinces le paient à moitié et d'autres, comme la Bretagne, pas du tout ! Le roi doit établir la justice entre ses sujets ! Nous le disons, nous l'écrivons, soyez sûrs que je saurai défendre vos exigences ! »

Et d'ajouter, le doigt levé, le ton grave :

« Sachez, mes amis, qu'un jour il faudra en finir totalement avec les avantages dont profitent les nobles et les gens d'Eglise. En finir avec ce que ces messieurs de la noblesse et du clergé appellent leurs privilèges. Ce n'est qu'avec la fin des privilèges que nous serons tous les enfants d'une même patrie ! »

Jamais le cabaret Soulvache n'a retenti de telles acclamations. L'assemblée fait un triomphe au délégué de Saint-Aignan. Ah, on ne regrette pas de l'avoir adopté pour porter le Cahier de Doléances à Angers, à Paris peut-être ! Vrai, cette réunion a fait du bien. On est près d'y croire, à la justice. Noblesse et clergé

n'ont qu'à bien se tenir ! Et l'on se sépare, le cœur plein l'espérance.

Même d'apprendre que les gabelous sont venus chez lui, ce matin, n'arrive pas à assombrir Thomas. Sur le retour, il n'a cessé d'affirmer à Yvon qu'il allait se passer des choses importantes, en cette année 1789. Il le sentait !

« Entends-tu ? Ils one encore fouillé partout, répète sa femme. J'ai perdu mon temps à remettre les choses en ordre. Ils t'en veulent, Thomas. Ce lieutenant Pallu, surtout...

- Ils ne peuvent rien trouver. Sois tranquille, Prudence.

-Un jour, c'est nous qui jetterons les gabelous dans la Tour Salée ! se réjouit tout haut Yvon. Papa est sûr que 89 sera une grande année pour les pauvres gens. »

La femme fait aller son rouet, la mine fermée.

« Je ne retiens qu'une chose, moi, dit-elle. Le lieutenant a prétendu que du sel de contrebande, il était capable d'en trouver même où il y en n'a pas ! »

8/ Des gabelous partout.

Les mâchoires du froid se sont enfin desserrées. Hélas, pour les semailles, c'est presque trop tard. Il a beau faire plus doux, le printemps commence avec la pluie. Labourer, herser les terres ramollies demande une peine infinie. Comme les bras d'Abel seraient utiles !

Thomas et Yvon ont attelé les deux petites vaches à la charrue. On voit leurs côtes, à ces pauvres bêtes. Le travail traîne, on n'aura pas le temps de préparer tous les champs. Mais sans semailles, pas de moisson, sans moisson le cortège des malheurs. Que manger-t-on ? Que vendra-t-on au bout de l'an ? Et la gabelle qui devra être payée dans deux semaines sous peine de voir arriver dans la closerie un commis du grenier à sel. Affreuse chose. L'homme circule partout, choisit, emporte : table, lit, mouton... On peut être tranquille, après son passage, la gabelle est largement payée.

Les parents d'Yvon font leurs comptes. A l'évidence, ils ne pourront pas acheter le sel obligé à la date imposée. L'argent tiré de la vente du seigle, la saison dernière, est dépensé. Celui qu'ont rapporté les écheveaux de chanvre, très entamé, ne suffira pas.

« Il n'y a pas deux solutions, déclare le père. Des sous, il faut en faire avec ce qui reste du sel breton. J'ai idée à qui le vendre. »

La mère sursaute. Elle ne veut plus entendre parler de ce sel. C'est bien simple, il se trouve encore dans le sac, caché au creux d'un chêne, derrière l'étable. Si son mari l'avait écoutée, ils n'auraient même pas salé le cochon. Plutôt tout jeter au fond du puits que d'ajouter à la peur des gabelous celle d'un contrôleur des salaisons !

« Prudence, dit le père sans s'énerver, est-ce que tu veux voir le commis du receveur emporter notre lit, ou celui de Brice, ou ton rouet ? »

La mère fait tourner son engin rageusement. Elle les connaît, les commis du grenier à sel, son mari dit vrai. Mais le danger la paralyse :

« Ils t'attraperont, Thomas, ils te surveillent. Si tu ne les vois pas, je suis sûre qu'eux te voient... » Yvon sait qu'elle a raison. Du reste, pourquoi s'étonner que les gabelous fouinent sans cesse ? C'est leur métier de tendre les pièges, d'épier, de fourrer leur nez partout. Ils ont tous les droits. Yvon aimerait dire quelque chose, cependant, et n'y va pas par quatre chemins : « J'ai un moyen, lance-t-il. On charge Vaillant avec le sac, papa m'indique où vendre le sel, et je fais l'affaire à sa place ! »

La mère en arrête son rouet. Elle regarde son mari, son fils, muette.

« Pas bête ! s'exclame le père. C'est sur moi que les gabelous ont l'œil, tu viens de la dire, Prudence. Ne traînons pas. Faisons comme tu dis, Yvon. Tu iras à Ampoigne, la première maison sur la droite. Laisse Vaillant dans la haie, ne l'appelle que lorsqu'on t'aura ouvert.

- Ce sera chez qui ? interroge Yvon, excité de jouer un rôle important.

- Chez Mataron. Un faiseur de salaisons. Tu lui prendras six sous la livre, il y gagnera encore. S'il discute, rabaisse un sou, pas plus ! »

La mère se prend la tête dans les mains. Ses hommes la feront mourir ! Elle se retient de lancer une claque à Brice lorsque l'enfant demande s'il peut accompagner son frère.

Quelques instants plus tard, Yvon se retrouve au sein du bocage. Son père reste exprès à la closerie pour détourner l'attention de ses pourchasseurs, si jamais ils rodaient encore dans les parages.

Le garçon éprouve un contentement profond. Depuis qu'Abel a quitté la ferme, son père le traite comme un grand. Par exemple, il n'hésite plus à lui confier la charrue. Ou bien il lui explique comment tirer parti de leur terres pauvres en y alternant culture et jachère. Mais aujourd'hui, il vient de lui donner une très grande preuve de confiance. Yvon a l'intention de s'en montrer digne et de rentrer ce soir avec l'argent.

Le garçon traverse le petit bois de Lourzais. Prudemment, il oblige son porteur à quatre pattes à se maintenir trente pas en arrière. Le pays peut sembler désert, il sait que les chasseurs de prime apparaissent toujours par surprise. Étrangement, d'ailleurs, il se sent calme. Il a le pressentiment que tout va bien se passer.

Il déchantait vite ! Un obstacle, complètement oublié l'arrête : le Chéran, qui roule de hautes eaux. Yvon se mord les lèvres, dépité. Le premier pont se situe en aval, à la Boissière. Quel détour ! Et quels dangers supplémentaires !

Vaillant le rejoint. Aussitôt, l'animal tend le cou vers l'eau. Visiblement, ni le courant ni la distance ne l'intimident. Il fixe son maître, attendant l'ordre de sauter. Mais le garçon est loin d'avoir son assurance : il ne sait pas nager ! et puis, le sel va être trempé, fondre, perdre du poids !

Il réfléchit, quand d'un seul coup, sur l'autre rive, des formes en mouvement accrochent son regard. Il bondit en arrière, s'abrite derrière un arbre, suivi de près par Vaillant. Il jette un œil... et reconnaît l'uniforme des soldats de la gabelle.

Le garçon bénit à présent la frontière liquide qui interdit aux gabelous d'aller plus avant. Malheureusement, une chose est sûre : la vente du sel ne se fera pas aujourd'hui !

« Allez au diable ! » rage le garçon entre ses dents.

« Viens Vaillant, rentrons, le coin est devenu trop dangereux ! »

Le retour s'effectue à toute allure, l'œil et l'oreille aux aguets. A chaque détour, Yvon s'attend à se heurter aux sinistres uniformes. Pourra-t-on un jour circuler dans le bocage sans donner du nez contre un gabelou ?

Enfin ils arrivent, sains et saufs. Mais au moment où l'enfant s'apprête à replacer le sel dans sa cachette, un remue-ménage provenant de la maison frappe ses oreilles. Puis il entend sa mère, hors d'elle :

« Je vous interdis de toucher à mon fils ! »

Là-dessus, Brice éclate en sanglots. Le père s'en mêle :

« Vous n'avez pas le droit ! »

- On ne parle pas de droit quand on fait le commerce du faux sel ! » hurle une voix mauvaise.

Yvon comprend. A coup sûr, le lieutenant Pallu a tenu parole, il est revenu, décidé à trouver ce qu'il cherche. Malheur ! S'il s'avisait de fouiller partout, vraiment partout ?

Yvon prend peur. Toute trace de faux sel doit disparaître ! Alors il reprend le sac.

« Ne bouge pas, mon chien. Je reviens tout de suite. »

Le garçon connaît une mare, à cent pas de là. Résolument il projette le sel si durement acquis, puis revient en hâte dans la closerie. Léger comme une ombre, il atteint la maison, qu'il contourne, se perche sur un tonneau à cidre. Il doit se hausser sur la pointe des pieds pour lorgner par l'œil-de-bœuf ouvert dans le mur du fond de la grande pièce. Le spectacle qui s'offre à lui l'étonne à peine : le fameux lieutenant Pallu est bien là. En ce moment, il pointe son fusil sur la poitrine du père qu'Yvon voit de dos.

A trois pas, sa mère serre Brice contre elle. Deux autres gabelous sortent alors de la chambre des garçons.

« Bon, le ménage est fait ! ricane l'un.

- Pas de sel, lieutenant ! ajoute l'autre. On pourrait passer la ferme au peigne fin, maintenant ?

- On pourrait, admet le lieutenant. Mais j'en ai assez de perdre mon temps avec des menteurs. Donc, pas de sel ? insiste l'officier en se tournant de nouveau vers le père.

- Depuis longtemps, je vous le répète. Nous avons tout consommé.

- Tu aurais pu t'en procurer en fraude... »

C'est vraiment une idée fixe !

« Alors, trouvez-le, lâche le père. »

Le chef des gabelous esquisse un mauvais sourire avant d'annoncer :

« Tu me mets au défi, coquin ! Et bien, si j'en découvre une seule poignée, ton compte est bon ! »

Excédé, Thomas hausse les épaules. Le garde jette un regard circulaire dans la pièce, puis :

« Arthur, regarde dans ce seau, là, près de la table. »

L'homme s'exécute.



- Pose-le à mes pieds... Est-ce qu'il est toujours vide ? »

Le garde roule des yeux ronds. Bien sûr qu'il est vide !

Alors le lieutenant retourne son fusil et du sel tombe du canon dans le seau.

« Ha ! Ha ! Ha ! éclate l'un des gabelous en se tapant sur les cuisses. Sacré menteur ! Pour un peu, il aurait juré qu'il ne connaissait pas la Bretagne ! »

Le père ne peut se contenir :

- Vermine, on me l'avait dit, que vous inventiez le sel, vous êtes des brigands, des canailles.... »

Immédiatement, deux fusils le couchent en joue, pas chargé de sel, ceux-là.

« Et tu ne l'as pas cru ? se moque le lieutenant. Tu as eu tort ! »

Yvon blêmit. La suite risque d'être terrible.

Elle l'est. Avec une incroyable brutalité, du bout de leur canon, les gabelous poussent les parents dehors. La mère saisit Brice dans ses bras. L'enfant, terrorisé ouvre des yeux immenses.

« Et mon petit ? gémit la femme.

- Tu as le choix, grogne l'homme, sans pitié. Tu le prends avec toi ou tu le laisses. Si une voisine... »

Mais la mère a serré Brice plus fort contre elle. Le lieutenant a un geste qui signifie « comme tu veux ! ».

Yvon se mord la main pour ne pas crier quand, venue de la cour, la voix de la mère retentit une dernière fois :

« J'ai un autre petit ! Mon Yvon, que va-t-il devenir ?

- Il fallait y penser avant ! aboie le lieutenant à bout de patience. Qu'il se débrouille ton Yvon ! »

9/ Yvon se débrouille.

Comme à l'habitude, le colporteur Leclerc a dressé son étal place du Champ de foire, au cœur de Saint-Aignan. Il fait l'article pour un petit livre qu'il brandit comme une arme. A l'entendre, d'ailleurs, cet ouvrage est véritablement une arme.

« Jamais personne n'a si fortement attaqué les privilèges de la noblesse et du clergé ! assure-t-il sur un ton convaincu. Allons, dix sous ! Pas même le prix d'une livre de sel pour un livre qu'on s'est arraché à Paris ! »

Yvon écoute le colporteur, toujours très entouré, mais qui ne vend guère.

« Comment il s'appelle, ton livre ? veut savoir un paysan.

- Il s'appelle *Qu'est-ce que le Tiers état* ? Tu sais ce que c'est, le Tiers état ? insiste Leclerc qui croit avoir accroché un client.

- Ben...

- Ben ! répète le colporteur avec agacement, car il sent qu'il n'a pas vraiment ferré un acheteur. Le Tiers état, c'est toi, moi, les marchands, les paysans, les ouvriers, tous les gens du troisième ordre. »

Et sa main désigne ceux qui l'entourent.

« Il faut tout un livre pour dire ça ? lance un plaisantin qui entraîne ses voisins dans le rire.

- Vous moquez pas ! glapit Leclerc en braquant le livre. Si votre Cahier de doléances a une chance d'être pris au sérieux, vous le devez à Sieyès, l'auteur de ces pages ! Non, vous moquez pas, personne mieux que lui n'a pris votre défense. Sans Sieyès, le Tiers état n'aurait pas les mêmes droits à la parole que la noblesse et le clergé !

Du coup, Leclerc captive son monde. Il s'est donc passé des choses à Paris. On se souvient que le délégué Kermasson, l'avocat, a été désigné pour aller discuter aux Etats généraux réunis à Versailles. Mais depuis, pas de nouvelles ! On le dit au colporteur.

Ce parleur adore montrer qu'il en sait plus que tout le monde, alors il explique :

« Gens de Saint-Aignan, il y a dix jours, le dix-sept juin 1789, les délégués du Tiers état – dites plutôt les députés du Tiers état- ont déclaré que puisqu'ils avaient été choisis par des millions de gens, ils représentaient la nation française. Aussitôt, Sieyès leur a proposé de se constituer en Assemblée nationale. Cela signifie que désormais nos députés parleront au nom du peuple tout entier, sans se soucier de l'avis des nobles et des curés.

- Parler, parler, les mots n'ont jamais changé la vie ! se plaint un homme dans l'assistance. Est-ce qu'ils vont faire des lois nouvelles, nos délé... nos députés ?

- Sûr ! Le premier acte de l'Assemblée nationale a été de décider que le peuple ne paiera plus les impôts qu'elle n'aura pas approuvés !

- Alors, la gabelle va être supprimée ? questionne un autre avec plus d'insistance.

- Pourquoi non ? répond Leclerc. Les impôts honteux et les privilèges ont du plomb dans l'aile, je vous dis. Si vous ne me croyez pas, lisez donc ce livre. Allons, dix sous... Tenez, je vous le fait huit sous en l'honneur de l'Assemblée nationale. »

S'il savait lire, Yvon l'achèterait tout de suite, ce petit livre. S'il savait lire, et s'il avait huit sous de trop, ce qui n'est pas le cas. Comment vit-il, depuis la dramatique arrestation de ses parents ? Il se débrouille, prenant soin des bêtes et désherbant les champs mis en culture. Au fond, une seule chose l'intéresse, retrouver ses

parents qui, depuis près de trois mois enfermés dans la Tour Salée, attendent toujours que le tribunal fixe leur peine.

Pour savoir quand ils allaient être jugés, Yvon s'est rendu plusieurs fois au grenier à sel de Château-Villiers, où siège le tribunal des faux-sauniers. Hélas, la réponse est désespérément la même : « Dans un mois, peut-être... »

Découragé, il a cherché à rencontrer Abel, pour lui apprendre la mauvaise nouvelle et trouver auprès du grand frère un peu de réconfort. Mais Abel est parti pour Paris, avec son régiment. Le roi a besoin de troupes là-bas.

Enfin, il paraît que demain, c'est sûr, ces messieurs de la justice vont daigner rendre leur arrêt. Alors l'enfant a quitté la Pommeraie tôt ce matin, laissant la closerie sous la garde de Vaillant. Un détour par Saint-Aignan lui a permis de vendre les derniers écheveaux filés par sa mère. Il tient à posséder quelques sous pour ses parents, si par bonheur ils étaient relâchés.

Il a couvert cinq lieues d'une traite, avant de passer la nuit dernière dans une grange. Puis quatre nouvelles lieues avant d'atteindre Château-Villiers lui ont mis les pieds en feu. Une énorme ampoule le torture, n'importe, il traverse la ville et se rend droit au siège du tribunal. Il entre, avise un employé, demande pour ses parents. L'interpellé lève à peine le nez de son registre pour lancer :

« Collineau Prudence ? Dix mois de prison. Thomas ? Deux ans !

- Ce n'est pas possible ! s'écrie Yvon, abasourdi.

- Si fait ! Remarque, ajoute l'employé en consentant à lever la tête, tu peux aller leur dire bonjour, c'est permis maintenant qu'ils sont jugés. »

Comme un automate, Yvon quitte le grenier à sel, atteint la Tour Salée. Là, une autre déception l'attend. Au portail, la sentinelle lui révèle qu'il ne pourra voir que sa mère et son petit frère. Son

père, supposé dangereux, a eu les honneurs du donjon, à l'accès interdit.

Le cœur gros, en compagnie des proches d'autres victimes des gabelous, le garçon emboîte le pas à un gardien, traverse la cour où vont et viennent des hommes en armes, pénètre dans un bâtiment et tombe en arrêt devant le spectacle qui se présente à ses yeux. Une salle immense, très haute de plafond, aux murs de pierre percés d'étroites fenêtres ici et là.

Au sol, vraiment à même le sol, des paillasses alignées par dizaines de part et d'autres d'une allée centrale. A peine si les malheureux entassés là peuvent circuler entre les couches infâmes qui leur servent de lit.

« Yvon, maman, Yvon, là ! »

Brice a vu arriver son frère et le crie. Yvon se précipite, et les trois Collineau se serrent, s'embrassent.

« Qu'es-tu devenu, mon Yvon, comment vas-tu ? »

Harcelé de questions, le garçon rassure, explique, raconte. Puis, l'on parle du père.

« Il n'a pas supporté la tromperie du lieutenant Pallu, raconte la femme à son tour. Le maudit gabelou est venu témoigner, au jugement. Ton père s'est énervé... Ca lui a coûté deux ans, dans la tour... »

La visite passe à une allure folle. Déjà le gardien avertit que les quinze minutes sont écoulées. Brice s'accroche à son frère :

« Yvon, quand tu reviendras, tu feras comme les autres, tu apporteras des sous ? J'ai faim, on n'a que de la mauvaise soupe à manger ici.

- Des sous ? »

Yvon fouille dans sa poche, en tire l'argent et le place dans les mains de sa mère.



« Celui de tes derniers écheveaux, maman. Vous pouvez donc acheter à manger ?

- Oui, par les gardiens. Ils profitent de notre misère, tu peux me croire. Mais toi, tu vas avoir besoin...

- Non, proteste Yvon, je me débrouille... N'empêche, maintenant, pour vous aider...

- Ne te soucie pas de cela, essaie de le rassurer sa mère. Entretiens la closerie le mieux possible. Tous les deux, nous travaillerons dur, quand je serai sortie. Le père sera fier de nous ! »

Il faut partir, le gardien menace d'interdire les visites. Yvon se retourne, pour un dernier geste. Il sait qu'il reviendra, dès la semaine prochaine. Ah, s'il pouvait de nouveau apporter un peu d'argent...

Sur cette pensée, le gardien qui reconduit les visiteurs au portail le tire par la manche. Il a un air mystérieux. Assourdissant sa voix, il dit :

« Pour ton père, je peux faire une exception et améliorer son ordinaire... si tu paies bien ?

- Mais je n'ai pas de sous !

- Ta, ta, ta, ce n'est pas à Félix Legrévin qu'on raconte des histoires ! Va, je sais qui tu es... Père faux-saunier, fils faux-saunier, hein ? Une bonne adresse où se procurer du sel breton, tu connais, ne me dis pas le contraire ! »

Yvon ouvre de grands yeux. Où veut en venir le bonhomme ?

« Je suis la discrétion même, poursuit le nommé Félix, aie confiance. J'arrangerai les choses pour toute la famille. Seulement, donnant, donnant, tout service se paie... Entendu ? »

Alors, sans réfléchir, Yvon fait oui de la tête. Aussitôt, le gardien lui lance un clin d'œil complice, satisfait d'avoir amorcé une bonne affaire. Soucieux d'assurer ses bénéfiques, il ajoute même ces paroles incroyables :

« Attention, pas de bêtises, ne va pas te faire prendre par les gabelous ! »

10/ Sel breton, sel tout bon.



« **V**rai de vrai, mon bon Vaillant, on nous oblige à faire les faux-sauniers ! »

Le chien regarde son maître avec les yeux de quelqu'un qui comprend.

« Je n'accepterai jamais de laisser la famille mourir de faim, continue Yvon en lissant le poil de la bête, il me faut de l'argent ! Je vais te dire, encore une chance d'être tombé sur un garde intéressé. Bien sûr, ce Félix Legrévin risque de se monter gourmand, mais nous rapporterons un gros chargement. »

Car Yvon a décidé de se rendre en Bretagne. L'ennui, c'est qu'il ignore où son père s'est procuré du sel à bas prix, et où le revendre. Ce traficoteur de Legrévin pourra-t-il lui indiquer quelqu'un qui n'aille pas le dénoncer ?

En attendant, première urgence, avoir de quoi payer ce sel breton. Pas question, bien sûr, de sacrifier une bête de leur maigre troupeau. A moins...

Yvon repense qu'une brebis a fait agneau. Il tirera bien de la vente du nouveau-né quelques sous pour s'approvisionner en sel ? S'il fait un bon bénéfice, il pourra même racheter un mouton de bon poids ?

Malheureusement, ni les Guénolés ni les Chupins, les voisins, n'ont un sou d'avance. Du coup, Yvon se voit obligé de traverser le bocage avec son agneau pour aller le proposer à Letournier. Il en profite pour commander au boucher de Saint-Aignan s'il y a du nouveau, venant de Paris.

« Tu veux parler de l'Assemblée nationale ? comprend le marchand. Des bruits, rien que des bruits... Ca ne doit pas aller tout seul pour les députés du Tiers état. Il paraît que le roi a fait masser autour de Paris, plusieurs régiments de province.

- C'est la vérité, confirme Yvon, mon frère, Abel y a été envoyé !

- Petit, cela prouve que le roi n'est pas de notre côté. Je l'ai dit tout de suite, moi, à l'avocat Kermasson. Le roi, c'est le plus noble des nobles et le plus curé des curés. Rien à attendre de lui ! Faudra que ça bouge si on veut que ça change ! »

Yvon, ses sous en poche, n'est pas repassé par la Pommeraie. Son fidèle Vaillant à ses côtés, il se dirige droit vers la Bretagne dont la frontière avec l'Anjou passe à trois lieues de Saint-Aignan. Il a idée de pénétrer rapidement dans la province sans gabelle afin d'y dénicher un vendeur de sel avantageux. Ensuite, il rentrera chez lui à la faveur de la nuit.

Pour gagner du temps, il emprunte la route directe vers la Guerche-de Bretagne, sur laquelle il avance hardiment. Il ne donne pas le moins du monde l'impression de se cacher, et lorsque arrivé à Brains-sur-les-Marches une inévitable patrouille de gabelous l'arrête, il ne témoigne d'aucune inquiétude. Il s'attend du reste à la question :

« Où vas-tu ? »

- Rendre visite à ma tante malade, à la Guerche-de-Bretagne, répond-il ainsi qu'il l'a préparé dans sa tête.

- Une tante malade qui vend du sel pas cher ?

- Peut-être qu'elle en vend, ose Yvon, mais moi je ne serai jamais faux-saunier. Sûr, si elle m'en met quelques grains dans la poche pour chasser le diable, je la laisserai faire. Ce ne sont pas quelques grains qui vous fâcheraient ? »

Les gabelous connaissent comme tout le monde cette croyance populaire qui veut que le sel chasse le démon. Le sel, ça ne pourrit pas. C'est pourquoi le diable, le grand pourrisseur de l'univers, fuit quand on lui en jette. Les gabelous lorgnent vers Yvon qui les sent prêts à le laisser passer. Mais l'un d'eux, plus méfiant, secoue la tête. Non, trop malin, le gamin, il essaie de nous endormir avec sa tante et son diable.

« Va au diable toi-même ! jette l'homme. Et ne succombe pas à la tentation, nous sommes partout, par-tout ! »

Raté ! Yvon rebrousse chemin... jusqu'à ce que les gabelous ne soient plus en vue. Alors, il s'enfonce dans le bocage et se perd bientôt dans la forêt de la Guerche.

Se perdre est bien le mot. Yvon ne s'est jamais aventuré par ici. Il progresse dans l'ombre derrière Vaillant, sans savoir où ses pas le conduisent. A leur approche, les taillis frémissent de glissements mystérieux. Des cris d'oiseaux dérangés percent le sous-bois obscur. Rein de cet inquiétant concert de la nature ne semble distraire Vaillant qui avance, avance...

Et soudain, Yvon comprend. Le chien sait où il va, lui, son flair le guide. Il suffit de le voir, nez au sol, suivre l'invisible trace que seul ce flair unique peut déceler. Son itinéraire est sûr, sans aucun doute l'un de ceux qu'il a régulièrement suivis avec son ancien maître.

Yvon a raison de se laisser guider aveuglément. Le fidèle animal le conduit droit à la porte d'une chaumière qui se dessine soudain derrière un rideau de peupliers. Et chose merveilleuse, il fait ouvrir cette porte en grattant comme un signal convenu : crac, crac...

« Vaillant, te voilà de retour ! s'exclame une femme en tablier de fermière, mais avec une superbe coiffe de dentelle sur la tête.

Son plaisir de retrouver l'animal est évident, car elle le flatte un moment entre les oreilles. Puis ses yeux se détournent vers Yvon, interrogateurs.

« Je suis son maître, s'empresse d'expliquer le garçon. Le fils de Thomas Collineau, un ami d'Albert Chicot...

- Compris, coupe la Bretonne en les faisant entrer. Et c'est toi qu'on envoie aujourd'hui ! »

Yvon ne veut pas perdre de temps à tout expliquer. Il préfère demander s'il y a du sel.

« Du bien blanc, petit ! Sel breton, sel tout bon ! Et pas cher. Trois livres pour un sou. »

Le garçon ne doute pas qu'elle profite de son inexpérience pour le voler un brin, mais comparé au prix de l'Anjou, ce sel breton reste une bonne affaire.

Il en commande trente livres.

« Tu peux te vanter d'avoir hérité d'un chien robuste, dit la femme tout en pesant la marchandise. Sais-tu que parfois, Vaillant est venu tout seul depuis chez vous ? ajoute-t-elle en aidant à fixer le sac sur le dos de l'animal. Un parfait commissionnaire, et insaisissable ! Un conseil, pour repartir, laisse-le te conduire.

- Il connaît la forêt par cœur, répond Yvon en payant. Je m'en suis aperçu en venant.

- Je t'ai dit pour repartir, insiste la femme. Son premier maître lui a enseigné un chemin par les creux de Morand et la combe Saint-Loup.

- Toujours dans la forêt de la Guerche ?

- Toujours, mais plus au sud. Marécageux, épais... On en sort à main droite de Chelun, le premier village d'Anjou après la frontière. J'ai donné le même conseil à ton père, l'autre fois, je ne sais pas s'il m'aura écoutée. Il avait l'air très pressé.

- Moi, je prendrai le temps si c'est plus sûr. Après Chelun, je connais, le Chéran prend sa source par là.

- C'est plus sûr, confirme la femme. Je veux dire, plus sûr pour éviter les gabelous. Pour le reste....

11/ Entre chien et loups.

« **P**our le reste ? s'inquiète Yvon.

- Oh, des histoires comme on en raconte dans nos campagnes, répond vaguement la vendeuse de sel. Allons, ne t'attarde pas, fais confiance à ton Vaillant. »

Yvon a toutes les raisons de suivre ce conseil. Le chien, fidèle à son extraordinaire mémoire, atteint rapidement la lisière de la forêt. Une fois là, il poursuit dans la direction opposée à celle qu'il a suivie pour venir. Enfin, une grande lieue plus loin, sans crier gare, il s'enfonce dans les sous-bois à l'endroit que lui dicte sa parfaite connaissance des lieux.

Immédiatement, le garçon se rend compte qu'ils ont pénétré dans un taillis inextricable. Si existaient des endroits où la nature donne l'impression de refuser la présence humaine, ce coin de forêt est de ceux-là. Arbres serrés, lianes, ronces géantes, buissons épineux : autant d'obstacles entremêlés qui exigeraient la serpe et la hache pour se frayer un passage. Au lieu de cela, des mains nues, et l'obligation d'avancer en dépit des épines qui pénètrent la peau ou des branches qui giflent le visage.

« Doucement, Vaillant ! » finit par demander Yvon. A chaque pas, le garçon a l'impression que des bras griffus le tirent en arrière. Il s'empêtre, piétine, tandis que l'animal se coule, contourne, saute, sûr de suivre le bon chemin. A l'appel de son maître, il ralentit un moment, puis repart aussitôt, indifférent aux agressions d'une végétation qui a poussé là follement.

Yvon ne saurait dire combien de temps il a marché, ni quelle distance il a parcourue quand il fait de nouveau halte. Vaillant, qui s'est de lui-même arrêté, désormais se retourne fréquemment pour s'assurer que son maître le suit de près. Celui-ci soupçonne

une difficulté, d'autant que s'amorce une pente de plus en plus nette. En même temps, sous ses sabots, il sent le sol plus mou, plus glissant. Lui revient alors à l'esprit que la vendeuse de sel a parlé de marécage, de « creux de Morand ». Vraiment, la seule satisfaction à tirer de ce parcours tient en la maigre chance d'y croiser des gabelous ! Bien assez de regarder où poser les pieds !

Le terrain est redevenu plat, mais il ressemble maintenant à une vaste éponge. Vaillant s'enfonce jusqu'aux jarrets, Yvon progresse avec de l'eau boueuses à mi-mollets, tous deux levant au passage des nuées de moustiques voraces.

Quel soulagement de découvrir qu'enfin le terrain remonte, que les sabots reprennent contact avec une terre solide !

« Va, mon chien, je te suis » lance Yvon griffé de partout, mais pressé d'en finir avec cette expédition peu commune.

L'animal semble animé du même sentiment, il repart de plus belle.

« Ne crains rien, je ne te perds pas ! » lui répète Yvon quand Vaillant de nouveau s'immobilise.

Pourtant, le garçon l'imité aussitôt. Il comprend ce qui a bloqué la course de son compagnon : à courte distance, des bruits qui n'ont pas l'air naturel, branches craquées, feuillages froissés... Vaillant, une patte levée, reste aussi raide qu'une statue, mais sa gueule s'ouvre, les crocs apparaissent. Yvon avale sa salive. Qui est là, dans ce lieu inhumain ? Qui les a entendus approcher, puisque les bruits s'éteignent ?

Moments d'angoisse, et brusquement l'attaque : jaillies des fourrés, deux bêtes surgissent, deux loups qui fondent sur Vaillant en hurlant. Assaut d'une violence inouïe, que le chien évite de justesse en bondissant par-dessus les fauves. L'instant d'après, il se retourne et fait front. Ses adversaires se ruent sur lui une seconde fois, gueules béantes. Vaillant se dresse sur ses

pattes arrière et projette l'un d'eux dans un fourré. Mais le second loup a refermé les mâchoires sur sa cuisse gauche. Le chien pousse un cri de douleur, s'arrache à la morsure, attaque à son tour.

Ses crocs se plantent dans l'échine à sa portée et serrent. Yvon, pétrifié, entend les os du loup craquer.



La bête sauvage s'affaisse, pantelante, et tombe raide morte quand Vaillant desserre sa mortelle étreinte.

Il n'a que le temps de faire face. Le premier carnassier revient à la charge. Yvon, enfin réfugié derrière un arbre, frémit à la vue des yeux injectés de sang. Pourtant, Vaillant se jette sans peur au-devant de la bête furieuse. Les mâchoires se cherchent dans des grognements rauques. Ruse et force rivalisent dans ce duel à mort. Chacun esquive, recule, attaque.

La bave coule des babines violacées. Obstinement, le loup vise la gorge. Il se rue une fois de plus, Vaillant évite la charge. La terrifiante mâchoire se referme sur le sac, qu'elle déchire rageusement. Une coulée de sel tombe à terre. Ce malheur semble redoubler l'énergie de Vaillant qui bondit comme la foudre. Pris de vitesse, le loup est écrasé au sol. L'instant d'après, les crocs puissants du chien lui broient la colonne vertébrale. Les deux fauves gisent à présent dans leur sang, frappés par une mort semblable.

Yvon se précipite sur Vaillant qui s'est allongé pour lécher sa plaie.

« Mon chien, mon brave chien, c'est donc vrai, tu peux tuer des loups ! Mais comme tu dois souffrir ! »

Impuissant à soigner sa bête, le garçon tente de la réconforter en la caressant. Vaillant continue de se lécher, jusqu'à ce que son sang s'arrête de couler. De lui-même, alors, avec un courage admirable, il se redresse et va flairer le sel éparpillé sur la terre, gâché.

« Aucune importance, lui crie Yvon, puisque tu es vivant ! Tiens on va reficeler le sac... Regarde, il en reste encore beaucoup ! »

Ce disant, il a déchargé Vaillant de son fardeau, car il s'est aperçu que le pauvre animal peine à s'appuyer sur sa jambe blessée.

« Va, maintenant, fait-il une fois le sac refermé. Tu me montres le chemin, moi je porte ! »

Yvon n'a qu'une hâte, fuir ce lieu maudit, à coup sûr cette combe Saint-Loup dont à parlé la fermière sans qu'il y prête attention. Hélas, la forêt continue d'opposer des embûches, Vaillant tire la patte, et lui-même s'essouffle d'avoir à porter une charge d'au moins vingt livres. Il n'a plus de force quand ils atteignent enfin la lisière.

Epuisé, il s'écroule dans l'herbe, son sac à côté de lui, Vaillant en profite pour lécher de nouveau sa blessure. Yvon le complimente de tout son cœur, sur son courage, sa force, son flair :

« Tu ne t'es pas trompé, mon chien. On voit d'ici le clocher de Chelun. Tout à l'heure, nous rentrerons à la Pommeraie en suivant le Chéran jusqu'au moulin de Beauchêne. Mais d'abord, repos, repos obligé ! »

En effet, il reste à couvrir près d'une lieue de bocage que peuvent hanter d'autres loups, en uniformes... Yvon préfère attendre la tombée de la nuit, tout en songeant qu'après une journée aussi mouvementée, il mériterait bien un peu de chance !

Comme pour chasser complètement le mauvais sort, il sacrifie une poignée de sel qu'il jette à la face du diable, invisible mais toujours présent, dit-on.

IL fait bien : au soir, il a rejoint la Pommeraie sans avoir rencontré personne.

12/ Le tunnel à Baringouin.

Quand ses garçons rentraient les genoux écorchés, la mère savait cicatriser leurs plaies. Elle appliquait dessus un chiffon mouillé d'une eau où avaient trempé des herbes gardées précieusement dans un pot, près de la cheminée.

Puisant dans la réserve maternelle, Yvon a opéré de même pour soigner Vaillant. La robustesse de l'animal a fait le reste. Trois jours plus tard, il court de nouveau, capable de garder la closerie en l'absence de son maître parti pour la Tour Salée.

Là, Brice révèle tout de suite qu'il a mangé deux fois de la viande depuis la semaine dernière. Nouvelle réconfortante, que la mère explique à sa manière :

« Parmi tous ces méchants gardes, il y en a un qui nous a pris en pitié, croit-elle. Il s'est arrêté pour parler, l'autre jour. Le malheureux a perdu un enfant, l'an dernier. Tout le portrait de Brice, paraît-il. C'est sans doute ce qui le pousse à un peu de charité.

- Il a même promis de porter quelque chose à papa, ajoute le petit frère.

- Il a dit qu'il essaierait, corrige la mère.

- Tant mieux pour vous » se réjouit Yvon, tout en songeant que Félix Legrévin mène parfaitement son double jeu. Que l'homme n'ait pas gardé tout l'argent prouve qu'il en espère encore. S'il savait qu'Yvon est venu sans un sou ! Car le sel repose toujours dans le chêne creux, pas encore vendu. Quinze minutes de visite passent vite. Le garçon se retrouve dans la cour de la prison. Félix, à ses côtés, lui donne un discret coup de coude. Yvon ne réagit pas et continue d'avancer. Il va franchir le portail, quand le gade l'interpelle :

« Hep, Collineau, un moment ! Sortez, les autres ! »

Yvon suit Félix qui l'entraîne à l'écart de la sentinelle plantée à la sortie.

« Voyons donc, interroge le garde, tu n'as plus envie d'aider ta famille ? Tu as bien des sous ? »

Yvon fait non de la tête.

« Pas de sous ? s'inquiète Félix. Tu n'es pas allé en Bretagne ?

- Je n'ai personne à qui revendre une vingtaine de livres de sel », répond simplement Yvon. Le garde entreprend de se gratter le menton. Visiblement il mûrit une affaire dans sa tête. Finalement : « Je le prends, ton sel. Quatre sous la livre.

- Six !

- Chut, pas si fort, s'effraie Félix en lorgnant vers la sentinelle. Disons cinq. Je te paierai cent sous au total, une jolie somme non ? »

Yvon réfléchit à son tour. En vérité, le coquin se prépare à gagner sur les deux tableaux. D'un côté, il lui reprendra des sous pour accepter d'aider sa famille, de l'autre, il fera un bénéfice en revendant le sel.

« Alors, entendu ? insiste le garde.

- Bien sûr, consent Yvon qui n'a pas d'autre solution.

- Demain soir ?

- Que non, je ne suis pas d'ici ! Dans trois jours, et pas en ville, de toute façon ! »

Félix hausse les épaules. Evidemment non !

« Est-ce que tu connais l'allée du Coudray, après la porte d'Angers, le long de la Mayenne ?

- J'irai repérer.

- Tu verras la chapelle Saint-Laurent. Je t'attendrai derrière, dès que les douze coups de minuit auront sonné. Va, à présent. »

Yvon s'est rendu sur les bords de la rivière pour reconnaître les lieux, puis est rentré à la Pommeraie, plein de lassitude. Il a marché tant et tant !

« Fatigue ou pas, il faut repartir demain, annonce-t-il à Vaillant accouru fêter son retour. Mais cette fois tu m'accompagnes. »
Et de nouveau, des lieues et des lieues dans les jambes.

Yvon a quitté ses sabots. Il trempe ses pieds dans la Mayenne pour les désenfler. Vaillant halète à proximité, allongé dans l'herbe, le sac toujours sur le dos. L'animal ne quitte pas son maître des yeux, un maître très intrigué, car en venant à Château-Villiers il n'a aperçu aucun uniforme de gabelou. Voilà même plusieurs jours qu'il sillonne le bocage sans avoir esquivé la moindre patrouille. Les gabelous, qui étaient partout, n'ont plus l'air nulle part. Etrange...

Les douze coups de minuit à la chapelle Saint-Laurent lui rappellent son rendez-vous. Il rechausse ses sabots en interpellant Vaillant :

« Tu ne bouges pas, tu attends que je t'appelle. »

Le garçon remonte l'allée du Coudray sous une lune souvent masquée par les nuages. Félix, qui l'a laissé approcher, le hèle avec mauvaise humeur :

« Et le sel ?

- Et mon argent ?

- Ah, méfiant, en plus... le voici. »

Le garde montre une bourse.

« Le compte y est, juré ! ton sel ?

-Il arrive... Vaillant ! »

L'instant d'après, la vente est faite. Yvon, immédiatement, redonne vingt sous à Félix :

« Tenez, pour ma mère, mon frère et mon père. Je veux qu'ils soient mieux nourris !

- Pas de problème. Je prends dix sous pour le service que je rends, mais avec les dix restants, j'ai de quoi améliorer leur ordinaire, répond le garde, pas gêné le mois du monde de profiter ainsi du malheur des gens.

- Une chose encore, ajoute Yvon. Où sont donc passés les gabelous ?

- Ha ! Ha ! Tu ne vas pas me dire qu'ils te manquent ? Mais je te comprends. Ils ont été rappelés en ville, la plupart. Les nouvelles de Paris ne sont pas bonnes. Les autorités craignent de l'agitation, comme dans la capitale... Bon, il faut que je file, je suis de veille cette nuit. »

Yvon ne peut s'empêcher de s'étonner :

« Vous n'avez pas peur de vous faire arrêter, avec les gabelous plein la ville ?

-Félix Legrévin est un malin ! » se contente de répondre l'homme en disparaissant. Yvon fourre la bourse dans sa poche. Les derniers mots du garde lui trottent dans la tête. Il avait l'air sûr de lui, le drôle ! Pourtant, c'est bien à la prison qu'il s'en retourne, au cœur de la ville, là où on risque le plus de rencontrer une patrouille ! Ah ! ce serait intéressant de savoir comment circuler dans Château-Villiers sans rien craindre ! Yvon décide de percer ce mystère. Pour suivre la trace de Félix, ne possède-t-il pas le meilleur flair du monde, celui de Vaillant ? le garçon ressort la bourse de sa poche et la passe sous le nez du chien.

« Respire, respire fort mon Vaillant. Maintenant cherche, cherche... »

Vaillant, s'élançant, guidé par l'odeur toute fraîche. Yvon court presque derrière lui. Cependant, l'animal l'entraîne non vers la ville, mais vers la campagne.

Yvon distingue la Mayenne qui coule paisiblement, à faible distance, en contrebas du talus rocheux que Vaillant continue de parcourir, nez au sol.

Brusquement, l'animal s'arrête. Il s'agite beaucoup, tourne en rond. Le garçon se penche, ne décèle rien de particulier. Vaillant insiste pourtant. Yvon s'agenouille, regarde mieux, et retient une exclamation sur ses lèvres. Il lui semble... oui encastrée dans la niche, on dirait une dalle ! Il en aura le cœur net, s'il arrive à la soulever...

Non sans peine il a, en effet, soulevé une dalle. La lune éclaire à présent une sorte de puits étroit, peu profond, que perce un trou noir, sur la gauche : sans doute possible, l'accès à un souterrain.

Alors, brutalement, la lumière se fait dans l'esprit d'Yvon. A coup sûr, ce fouineur de Legrévin aura retrouvé le tunnel par où la bande du fameux Baringouin s'est échappée, une lointaine nuit. Et, imitant l'illustre voleur, il n'hésite pas à abriter ses petits trafics au cœur même de la Tour Salée !

Yvon remet la dalle en place, on ne peut plus enchanté de sa découverte. Ainsi, il connaît maintenant un accès secret à la sinistre prison de Château-Villiers. De quoi lui donner des idées, vraiment !



13/ une autre Bastille.

Yvon ne tient plus en place. La pensée de ce souterrain l'obsède. Les uns après les autres, il a abandonné les plans échafaudés pour libérer ses parents. Aucun n'a la plus petite chance de réussir. Le beau secret lui paraît inutile, il enrage. Pourtant comme il aimerait montrer à son père la récolte de blé qui grossit dans la grange. De l'aube à la nuit, il fauche. Bientôt, il aura terminé. Ensuite, il donnera un dernier sarclage aux fèves...

Yvon se redresse, essuie son front en sueur et prend appui sur le manche de sa faux. Il regarde sans le voir Vaillant chercher son repas dans la haie. Il pense à autre chose. Le mois de juillet s'achève, bientôt août... Quand donc viendront-ils ces grands événements auxquels son père croyait si fort ? Que se passe-t-il à Paris ? Félix a parlé d'agitation dans la capitale... Peste, les nouvelles n'arrivent pas vite, au fond des provinces ! Et à la pommeraie, encore moins vite !

D'un seul coup, le garçon jette sa faux au loin. Il appelle Vaillant. Il en a assez d'attendre, perdu dans son trou. Le blé attendra plus facilement que lui, les fèves aussi ! Il décide de partir avec son compagnon à Château-Villiers. C'est un jour trop tôt pour les visites, mais ce ne sera pas trop tôt s'il y a du nouveau à apprendre.

« Tout de même, se dit-il en passant par la closerie pour enfermer les bêtes avec une ration de foin. Les Etats généraux, les cahiers de doléances, le Tiers état, les députés, tout cela ne peut pas avoir servi à rien ! »

Fichtre non ! Cela a beaucoup servi, au contraire.

Dans Saint-Sauveur-la-Ferrière, où il rejoint la route directe pour château-Villiers, un petit bonhomme assis devant sa cabane l'interpelle :

« Cours, petit, avec tes bonnes jambes, tu les rattraperas vite !

- Qui est devant ? interroge Yvon.

- Ben, des gars de Saint-Aignan, de Craon, d'un peu partout. Ah, si je pouvais courir, je serai le premier... Oh, tu as là un bien beau chien. Je me souviens.... »

Yvon s'envole. Le vieillard va lui raconter sa vie, pas de temps à perdre. Il veut savoir ce qui a lancé les gens sur les routes, il allonge le pas, il court. Avant Chemazé, Vaillant et lui ont rattrapé le groupe, une trentaine de personnes où il reconnaît des figures. Celle du boucher Letournier, du forgeron Rougé, qui le hèle :

« Tiens, jeune Colineau, je ne t'avais pas vu. Normal que tu sois des nôtres, avec toute ta famille en prison. C'est plein de gens comme toi, ici.

- Qui vont à Château-Villiers ? se fait confirmer Yvon. Tout le monde s'est donné le mot !

- Exact ! s'esclaffe un autre compagnon du voyage. Un grand mot qui a tardé à venir, mais qui est venu quand même, de Paris !

- Quel mot ?

- Tu sors de ton trou gamin. Il n'y a qu'un mot capable de nous enflammer : Révolution ! »

Mot magique... D'une seule voix, les hommes en marche reprennent en cœur : « Vive la Révolution ! » avant d'ajouter, plein de fureur : « A bas les privilèges ! A bas les impôts ! A bas la gabelle ! »

Yvon brûle de comprendre pourquoi les esprits sont si échauffés. Il s'adresse à Letournier, avoue n'être au courant de rien :

« Tout mon temps se passe à moissonner, en ce moment, dit-il.

- Les Parisiens nous ont donné l'exemple, lâche le boucher. Ils n'en pouvaient plus de faire la queue devant les boulangeries pour des miettes, pendant que Louis XVI massait des troupes autour de la capitale. Après les avoir affamés, le roi allait les attaquer, faire taire leurs députés. Alors les Parisiens ont décidé de s'armer pour résister. Ils ont donné l'assaut à une forteresse de leur ville, la Bastille.

- Ils l'ont prise ?

- Et comment !

- C'était quand ?

- Il y a tout juste une semaine, le 14 juillet. Tu as l'air de douter, petit. C'est sûr, on tient la nouvelle d'un envoyé de Kermasson. Tu connais Kermasson, notre député ? D'ailleurs, comme lui, tous les députés du Tiers état ont averti les provinces. Partout, on va imiter Paris, partout on va montrer qu'il y en a assez que ce soient toujours les mêmes qui paient ! »

Un voisin, un paysan armé d'une fourche comme nombre d'autres, dans le groupe, enchaîne, aussi rageur :

« C'est la Révolution, gamin, le grand chambardement. On va copier les gars de Paris avec leur Bastille.

- Prendre les armes ?

- Pas uniquement, reprend Letournier. La Bastille, on nous a dit que c'était surtout une prison où le roi jetait qui il voulait. Et bien nous aussi, on va la faire sauter, la prison de l'injustice ! »

En écho à ces paroles vengeresses, un grand cri s'élève du groupe en marche :

« A la Tour Salée ! »

Yvon n'en revient pas. Tout va si vite. A chaque croisée de chemins, venus des villages, d'autres révoltés se joignent à leur troupe. Les voilà bientôt cent, clamant l'exploit des Parisiens, ou vociférant en bloc contre la noblesse, le roi, le clergé, les

privilèges. Mais rien ne ravit plus le garçon que la volonté d'aller délivrer les prisonniers de la Tour Salée. IL voudrait courir, arriver le premier à Château-Villiers, il dépasse les autres.

Il les dépasse si bien qu'il se retrouve en tête à la porte Saint-Ouen, à l'entrée de la ville, où le cortège cesse brusquement son tumulte. Des soldats arrivent à leur rencontre, l'arme à la main. Une onde de panique parcourt les rangs des arrivants quand, jailli de la troupe, un appel retentit :

« Avec vous, nous sommes avec vous ! »

Piège ? Les esprits flottent, les révoltés hésitent. Pourtant les soldats s'approchent sans mettre en joue.

Et brusquement pour Yvon, c'est le choc :



« Abel, Abel, je suis là ! »

Ce cri déclenche des retrouvailles en série... Matthieu ! Rémi ! Paulin !... une joie sonore s'empare de la foule. Ces soldats sont des jeunes de la milice, des victimes du tirage au sort que l'on reconnaît.

Abel a soulevé son frère comme une plume.

« Yvon, qu'est-ce que tu fais là?... Et ce brave Vaillant qui t'accompagne ! »

Mais tous ont des questions pressantes à poser à ces gars du pays. Du coup, les uns et les autres s'expliquent. Les miliciens ne sont plus miliciens. Quand le roi a voulu les lancer contre les Parisiens, ils ont refusé. Mieux, ils ont donné la main à la prise de la Bastille.

« On a défendu la nation contre les privilégiés ! s'échauffe un jeune. Maintenant, on nous appelle les gardes nationaux !

- Ah, quelle journée, ce 14 juillet, se souvient Abel. Ça pétait partout autour de la Bastille, le canon tonnait du haut des tours. Il y a eu des morts, mais on a fini par entrer.

- Après, on n'a plus eu qu'une idée en tête, enchaîne un autre. Gardes nationaux, d'accord, mais chez nous en Anjou ! Nous voici ! »

Acclamations... D'une voix de chef, Letournier relance alors le mouvement :

« Soldats de la patrie, avec nous ! A la Tour Salée !

- A la Tour Salée ! » Répète la foule.

En quelques mots, Yvon révèle à son frère le malheur arrivé à leurs parents :

« Nous les sauverons », conclue Abel à qui les événements parisiens ont donné autant d'ardeur que de volonté.

Dans Château-Villiers, des coups de feu retentissent. Il y a bataille quelque part.

« Ca vient du grenier à sel !

- Vrai, regardez, de la fumée !

- Les gens d'ici vont fricasser les juges ! A nous la Tour Salée ! »

Mais la Tour salée, c'est une autre Bastille, peu décidée à se laisser prendre sans résister. En haut du rempart, des gabelous font feu au côté des gardiens. Et les seuls canons existant dans la ville se trouvent derrière ce rempart !

« Ce ne sera pas facile ! » constate amèrement le boucher de Saint-Aignan qui a définitivement pris le commandement de la révolte.

C'est ce moment de découragement que choisit Yvon pour lâcher qu'il est possible de pénétrer dans la Tour salée. Par le tunnel à Baringouin.

Surprise générale. Autour de lui, les hommes écarquillent les yeux. Mais le garçon explique : comment il a voulu aider ses parents, son marchandage avec Félix Legrévin, la découverte du tunnel, enfin.

« Je n'irai pas inventer un tunnel qui n'existe pas ! » s'écrie-t-il pour convaincre ceux qui semblent avoir oublié l'histoire du fameux faux-saunier.

Heureusement, Letournier le croit, lui. Et il organise sur-le-champ les opérations. Les jeunes gardes nationaux, qui ont déjà l'expérience de la prise de la Bastille, à Paris, s'introduiront pendant la nuit prochaine dans la forteresse. Mission : surprendre les défenseurs, et ouvrir le portail. Yvon les guidera, naturellement puisqu'il connaît à la fois l'entrée du tunnel et l'intérieur de la prison. Les autres hommes, quant à eux, se tiendront prêts à entrer en masse.

La nuit venue, Yvon a tenu à emmener Vaillant, dont le flair constitue la meilleure arme pour déceler une présence ennemie dans le souterrain. Cependant, la progression s'effectue sans difficulté, si ce n'est que la fin du parcours –la montée d'un escalier droit dans le noir total- s'achève pour le jeune guide par un choc violent. Sa tête a heurté la dalle qui obture le puits d'accès au tunnel !

Pendant qu'Yvon frotte son crâne endolori, Abel soulève la lourde fermeture de pierre, avec mille précautions. Han ! Han ! Elle est déplacée !

Un vent léger rafraîchit aussitôt le visage des deux frères. Vite, leurs yeux inspectent l'espace découvert.

Yvon montre, à gauche, la silhouette du bâtiment où sont retenus sa mère et Brice. En face, diamétralement opposé, celle où croupit le père. Sur la droite, le portail fermé et le rempart en haut duquel veillent des sentinelles. Un coup d'œil derrière : le souterrain débouche au pied du mur d'enceinte contre lequel, jaillissant du sein de la terre, les envahisseurs viennent s'appuyer. Désormais, ils sont dans la place. Le plus dur reste à faire !

14/ l'enfant de la patrie.

Secrète ou pas, l'entrée du souterrain est parfaitement masquée. En effet, la trappe n'est autre chose qu'une des grosses pierres qui forment le pavement intérieur de la forteresse. Une fois en place, elle se confond exactement avec des centaines d'autres. Pour l'heure, néanmoins, l'accès restera ouvert. Un bon soldat doit savoir assurer son repli ! De plus, Abel ne veut pas qu'Yvon risque de prendre une balle. Si le cadet se rend utile en leur précisant la configuration des lieux, pas question qu'il aille au contact avec l'ennemi.

« Tu attends ici avec Vaillant, recommande Abel. En cas de chauffe, tu files ! »

Puis les jeunes gardes nationaux se concertent rapidement. En premier, assurer l'effet de surprise. Ils se partagent l'assaut. Trois s'occuperont du poste de relève – Yvon leur indique qu'il se trouve au pied de la tour. Deux autres feront danser les sentinelles, là-haut. En priorité, celles qui tiennent le canon. Deux autres attaqueront les défenseurs du portail. Les derniers, enfin, tenteront de libérer le gros des prisonniers dans le bâtiment principal.

Tous mesurent combien la manœuvre est risquée, aucun ne recule pourtant. Ils se séparent et, par petits groupes silencieux, s'élancent hardiment.

Yvon, accroupi à côté de Vaillant, les regarde avec envie plonger dans l'ombre. Il se sent soudain inutile. Il aimerait, comme eux, tenir le fusil. Il les imagine s'approchant du poste, s'arrêter un instant devant la porte, puis se ruer l'arme au poing...

Un concert de détonations déchire le silence. Le combat est commencé ! Aussitôt, des cris retentissent. Alerte ! Aux armes ! La

forteresse immobile semble parcourue d'un seul coup par un grand tremblement. Des appels répondent à d'autres appels, une sorte de panique s'empare des défenseurs. La surprise a joué. Elle joue une seconde fois, car une nouvelle salve éclate. Des ombres jaillissent dans la cour, et toujours des cris, des ordres, et de nouveaux coups de fusil. Des silhouettes tombent.

Yvon sert Vaillant contre lui. Oh, pourvu qu'ils réussissent ! Ses yeux parcourent le haut des remparts... Touché ! Une sentinelle bascule, puis une autre. Le garçon suit leur écrasement sur le pavé de la cour. Mais les défenseurs du portail tiennent bon, ripostant aux gardes nationaux qu'Yvon repère à l'éclat de leur tir.

« Visez mieux, prenez votre temps... », supplie Yvon entre ses dents.

Ils ont dû entendre sa prière : un double tir, le portail est libre ! Les jeunes soldats se précipitent. A ce moment, nouveau double tir, dans leur dos ! Ils s'écroulent, fauchés en pleine course.

Yvon sent son cœur se retourner dans sa poitrine. Personne au portail ! Il se lève, prêt à bondir, quand une pluie de balles crépite dans la cour. Grêle mortelle qui le fige sur place.

C'est à cet instant que Vaillant pousse un grognement de colère. Yvon détourne la tête. Un homme se tient à quelques pas. Les yeux du garçon se sont habitués à l'obscurité, pourtant il distingue mal.

« Arrière, sale bête, ou je te... »

Yvon reconnaît cette voix : Félix Legrévin !

« Toi, si tu bouges, il te dévore », lance-t-il.

Le garde vient à son tour de reconnaître la voix de celui qui lui fait face :

« Oh, petit !... Qu'est-ce que tu fais avec ces sauvages ? Fuyons ensemble, ça sent le roussi dans le coin ! »

Et il avance. Il porte un gros sac à la main.

« Reste où tu es, commande Yvon. Je vois... toujours pressé de protéger ses petites affaires, monsieur le garde. Eh bien cette fois, c'est moi qui te tiens ! Regarde ce beau portail, là-bas. Il suffit de faire basculer la barre... »

- Tu es fou ! Ca mitraille dans tous les coins ! »

Il a raison. L'effet de surprise est passé. Des tirs croisés balaient la cour.

- Ecoute bien, enrage Yvon. Ce chien a tué deux loups sous mes yeux dans la forêt de la Guerche. Tu sais pourquoi j'ai traversé cette forêt, tu en as profité, n'est-ce pas ? Je te répète que je veux voir ce portail ouvert, sinon.... Admire ces crocs !

- Co.... Comment veux-tu

- Vaillant, prépare-toi...

- Non ! hurle Félix. Je ... J'ai un moyen... Là, fait-il en montrant une guérite dressé contre le mur de la prison, un canon....

- Là-dedans ? Si tu mens...

- Je ne mens pas, se défend l'homme sans cesser de fixer le chien. Un canon prêt à tirer. C'est le commandant qui l'a fait placer là, pour accueillir ceux qui...

' Accueillir ! Toujours le mot qu'il faut contre le pauvre monde ! Allons, vite ! »

Félix Legrévin longe les murs, Vaillant sur ses talons, Yvon derrière. Ils atteignent la guérite. Le garde y pénètre, Vaillant l'accompagne.

« Dépêche-toi », ordonne Yvon qui reste au-dehors pour juger l'effet du boulet.

Il entend le garde s'activer. Un moment plus tard :

« Après, tu me laisses filer ?

- Le portail d'abord ! Après, va au diable ! »

Une détonation fantastique ébranle la guérite. Fumée, odeur de poudre.... Vaillant bondit se blottir contre son maître. Félix détalé comme un lièvre.

En face, une brèche énorme s'ouvre dans le portail. Et d'un seul coup, une clameur venue du dehors emplit l'espace, des silhouettes apparaissent, qui s'engouffrent.

« A l'assaut !

- A mort les gabelous !

- A bas la Tour Salée ! »

Yvon écrase Vaillant contre lui. Il est ivre de bonheur :

« Réussi, mon chien, nous avons réussi ! »

Comme un torrent, les révolutionnaires se déversent dans la citadelle.

« Liberté ! Liberté ! »

Un long moment, une grande confusion semble régner. Les envahisseurs sont partout. Des coups de fusils claquent encore. Puis les premiers prisonniers libérés apparaissent dans la cour. Retrouvailles sonores, embrassades, pleurs des enfants effrayés éclats de rires des grands...

Yvon assiste à tout cela, un peu paralysé maintenant par le moment qui se prépare : revoir sa mère, son père, Brice, libres ! Mais où est Abel ? Que sont devenus ses compagnons, les gardes nationaux ?

Ils arrivent, précédés de Letournier. Immédiatement, un cercle se forme autour des jeunes hommes, puis le silence s'établit à mesure que chacun prend conscience que quatre d'entre eux manquent.

Letournier se racle un peu la gorge. Puis, de cette voix forte qu'il a su imposer dans ces événements exceptionnels, il s'exclame :

« Gens de Château-Villiers, de Craon, de Saint-Aignan, gens de tous nos villages angevins, sachez d'abord que les gardes et

gabelous échappés à nos balles sont à cette heure bouclés dans la Tour Salée. »

Cris, applaudissements, huées...

Letournier reprend :

« Maintenant, je veux publiquement apporter notre remerciement à nos jeunes compatriotes pour leur exploit, et saluer par-delà leur mort héroïque la mémoire des quatre malheureux tombés pour la liberté.

- Vive la liberté ! reprend alors quelqu'un dans l'assistance.

- Vive la liberté ! » reprend la foule d'une même voix dont l'écho se répercute contre les murailles de la prison détestée.

Letournier laisse retomber la clameur avant de poursuivre :

« Une chose encore, mes amis. Je voudrais que s'avance ici Yvon Collineau... Yvon, où te caches-tu ? »

Le garçon s'approche avec son chien. Les gens s'écartent, c'est très impressionnant.

Letournier l'invite alors à ses côtés et s'adresse de nouveau à la foule :

« Si nos héros ont eu le coup de feu glorieux dans la forteresse, sachez qu'aucun d'eux n'a tiré le canon, commence-t-il. L'auteur de ce haut fait d'arme ne peut être qu'Yvon Collineau... Yvon, n'est-ce pas que je dis vrai ? »

Le garçon fait oui de la tête, puis se reprend :

« J'ai forcé un garde à tirer, corrige-t-il, avec lui... »

Et il se penche pour caresser Vaillant entre les oreilles.

Letournier laisse déferler une énorme vague d'acclamations avant de conclure :

« Angevins, je propose que demain nous organisions une grande fête sur la place de l'église. Nous la baptiserons « Place de la Liberté » en l'honneur des prisonniers libérés, en l'honneur de nos

gardes nationaux, en l'honneur enfin de cet enfant qui a bien mérité de la patrie ! »

Une exclamation formidable monte alors dans la nuit :

« Vive l'enfant de la patrie ! »

Yvon est très ému, des larmes lui viennent aux yeux. Il regarde Abel, qui lui sourit et lui montre un endroit dans la foule.

Là, tout près, une femme et un homme ouvrent leurs bras. Yvon s'élanche et court se jeter dans les bras de cette femme et de cet homme dont il est, avant tout l'enfant.

Dix jours plus tard, dans la nuit du 4 août 1789, l'Assemblée nationale votait la fin des privilèges.

Le mois suivant, le 23 septembre 1789, une autre loi supprimait l'impôt sur le sel : la gabelle était morte.

Le père avait eu raison de dire à Yvon que 1789 serait une grande année !....

